

Nicolas Bauche
22 mars 2005

Le promeneur du Champs de Mars (Robert Guédiguian)

Gravement malade, Mitterrand président de la République (Michel Bouquet) rencontre régulièrement un journaliste, Antoine Moreau (Jalil Lespert) pour rédiger ses mémoires. C'est le moment pour l'homme politique d'évoquer son parcours, ses idées au fil d'une relation qui dépasse rapidement le cadre professionnel...

On a essayé d'épuiser le sujet en revenant sur les affaires troubles de sa politique, en ressuscitant les écoutes de l'Elysée et l'enfant illégitime. On a convoqué les témoins du temps passé pour savoir si Michel Bouquet est bien conforme à leur souvenir : Jack Lang à la télé, d'autres dans les magazines... Mais à force de regarder en arrière, on a oublié l'essentiel : le film. Et il est bon ! Un peu d'honnêteté, c'est une surprise...

Sur le papier, *Le promeneur du Champs de Mars* est le fruit d'une drôle d'association. Robert Guédiguian, le réalisateur de l'Estaque armé de sa mièvrerie militante et Mitterrand : la bonne affaire ! Mais en quittant les bords de la Méditerranée, le metteur en scène nous prouve non seulement que son art n'est pas bêtement régionaliste mais, en plus, qu'il est capable de traiter cette histoire avec une véritable subtilité. Parler des erreurs, des pas de côté du président socialiste est aisé. Il est plus dur de teinter tout cela d'une réflexion sur la mort. C'est ce tour de force auquel parvient le réalisateur de *Marius et Jeannette*. Il évite le piège du film à clef tout en rendant palpables les deniers moments de l'homme politique. Loin du film historique, on plonge dans les linéaments de la psychologie du président. Un plan rapide sur son bureau, des livres et un nom : Marguerite Yourcenar. Le promeneur... a des accents de *Mémoires d'Hadrien* délibérés. Le discours d'un homme au seuil de sa fin, le bilan d'une vie politique.

La rencontre avec le journaliste Antoine Moreau (Jalil Lespert) est alors le début d'un long monologue. Comme au théâtre, tout passe par la parole : la psychologie, les réflexions, les relations aux autres. Au fil de son discours, le président, dont le nom n'est jamais prononcé, se réapproprie son être pour devenir un peu un personnage de fiction. Toute la richesse du film naît de ce petit écart d'avec le réel, du jeu de Michel Bouquet et de Geneviève Casile (formidable en ancienne résistante), toujours à la limite du faux. Sans crier gare, le film de Robert Guédiguian est une géographie mortuaire de la France. Une carte à la Charles Péguy où les églises sont des balises et les territoires sont grisés. On part ainsi à la rencontre du passé (avec une prédilection pour les années de Vichy) et de notre pays.

Tout cela serait parfait si le socialisme sucré du réalisateur ne revenait parfois au galop. Le retour du refoulé est difficile à digérer : des idées éculées sur la lutte des classes (la déroute de la société est proche si « l'argent ne produit que l'argent »), le regard sottement enamouré d'une adolescente reconnaissante au président « pour tout » ce qu'il a fait... « Mais tout quoi ? » demande Bouquet à Lespert, une fois la jeune fille éloignée. C'est ce point d'interrogation placé sur ce que Guédiguian tenait jusque-là pour évident, qui donne toute sa force au film.

Critique : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net